

Claire MARIN
RUPTURE(S)
COMMENT LES RUPTURES NOUS TRANSFORMENT
Éditions de l'Observatoire, Paris, 2019

Comme le souligne Claire Marin dans son introduction « *notre vie n'est faite que de ruptures* ». Et cela depuis notre naissance, double rupture, pour la mère et pour l'enfant, jusqu'au terme de l'existence, séparation qui, parfois, souvent, commence bien avant la disparition physique de l'autre.

La rupture, c'est une thèse de l'auteur, est donc davantage déchirure, déchirement, que coupure nette, franche séparation. Même si parfois il y a des moments de bascule, événements brefs dans un processus qui lui s'inscrit dans la durée, d'un avant qui prépare et tente d'éviter, et d'un après qui tente de faire avec, de reconstruire.

Il me semble que, pour ne pas faire de ce livre un récit juste personnel, Claire Marin s'appuie sans cesse sur des compagnons de ruptures qui alourdissent de notes en bas de presque chacune de ses pages. Ce qui casse un peu l'élan de la lecture pour quelqu'un comme moi qui résiste difficilement à aller voir ce qui est alors proposé, souvent bien davantage qu'une référence, et trop souvent un texte qui fait apparaître celui de Claire Marin comme une paraphrase de cette extrait offert. Hommage rendu à ces inspirations ? Paravent pudique pour exprimer ses propres sentiments ? Illustrations universalisantes de l'intime ? Obligations de référence dans un travail qui se veut aussi philosophique ? Sans doute tout cela à la fois. Comment en effet dire toutes les nuances des émotions bouleversantes de la rupture qui est aussi découverte de soi, donc l'inverse d'une rupture, sans les trouver dans des œuvres plus littéraires que théorico-conceptuelles ?

C'est ainsi que Claire Marin nous invite à découvrir toute une bibliographie, que chacun pourra enrichir à sa guise car nous avons tous, peu ou prou, dans nos parcours, rencontré des récits qui ont résonné en nous, nous proposant des mots pour nos propres ruptures vécues. Il y a des noms que je connaissais déjà, comme ceux de Roland Barthes, de Simone de Beauvoir, de Bergson, de Christian Bobin, de Charles Juliet, de Deleuze, d'Henri Michaux, et d'autres que je découvre comme ceux de Catherine Malabou, d'Antoine Wauters, de Michel Malherbe, de Marion Muller-Colard... La liste est longue de tous ceux qu'elle appelle à la rescousse de son propos. Comment les inévitables ruptures qui jalonnent nos vies nous révèlent à nous-mêmes, comment nous rappellent-elles que nous (ne) sommes (qu')êtres de relation, fragiles, dépendants, vulnérables.

Si *tout ce qui ne nous détruit pas nous rend plus forts*, comme le disait Nietzsche et comme la doxa le répète stupidement en sous-entendant qu'il est bien normal que les plus faibles soient éliminés, il n'y a pas de ruptures qui ne laissent des cicatrices, qui n'emportent des lambeaux de nos corps et donc de nos âmes. Ces cicatrices sont aussi apprentissages, découvertes du monde et de soi.

L'identité, objet de tant de débats stériles, est bien cette chose fragile et incertaine que les ruptures incontournables de l'existence viennent façonner, confronter, anéantir, ressusciter parfois. Comment maintenir à la fois la nécessité de ce repère qu'est l'identité que nous nous attribuons, et sa plasticité puisqu'elle est toujours à la merci de la présence ou de l'absence d'une reconnaissance qui ne dépend pas de soi ?

La rupture de la poche des eaux n'est que la première d'une longue série. Dans l'émotion de la naissance, à ne la voir que comme l'annonce de la bonne nouvelle d'un nouvel humain à accueillir, on en oublie que, dès le départ, son destin était placé sous le primat de la séparation et de la quête d'une place qu'il va falloir en même temps découvrir, construire, mériter, inventer, occuper, et, finalement, toujours, quitter...